



GERFLINT

ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Francisco Manuel do Nascimento : un portugais exilé en France révolutionnaire

Fernando Alberto Torres Moreira

Universidade de Trás-os-Montes et Alto Douro, Portugal
fmoreira@utad.pt

ORCID ID: 0000-0003-3729-9387

Maria Natália Sousa Pinheiro Amarante

Universidade de Trás-os-Montes et Alto Douro, Portugal
namarant@utad.pt

ORCID ID: 0000-0002-0710-8343

Reçu le 16-10-2017 / Évalué le 19-12-2017 / Accepté le 29-12-2017

Résumé

La défense de la langue portugaise et sa préservation vis-à-vis de la domination linguistique et culturelle exercée par la langue française au XVIII^e siècle au Portugal a toujours été une forte préoccupation du Père Francisco Manuel do Nascimento (Filinto Elísio). Adepte des nouvelles idées que les illuministes français propageaient à travers l'Europe, Filinto Elísio vécut plus intensément cette réalité idéologico-culturelle grâce à un exil forcé qui l'emporta sur les terres gauloises. Là, il a pu vivre *in loco* la réalité des transformations qui changeraient l'Europe et le monde. Lié d'un patriotisme que l'absence de patrie avait favorisé, Filinto a vécu le paradoxe de défendre la vernacularité de la langue et de la culture portugaises contre la langue française et ce qu'elle représentait en Europe à cette époque, alors qu'elle était en même temps, pour le Portugal, une espèce de miroir réfléchissant tout ce qui rayonnait de la France vers le monde.

Mots-clés : culture, langue portugaise, XVIII^e siècle, Filinto Elísio

Francisco Manuel do Nascimento : um português exilado na França revolucionária

Resumo

A defesa da língua portuguesa e a sua preservação face ao domínio linguístico e cultural exercido pela língua francesa no século XVIII em Portugal foi sempre uma preocupação presente na obra do Pe. Francisco Manuel do Nascimento (Filinto Elísio). Adepto das novas ideias que os iluministas franceses propagavam por toda a Europa, Filinto Elísio viveu mais intensamente essa realidade ideológico-cultural mercê de um exílio forçado que o levou para terras gaulesas. Aí, pôde viver *in loco* a realidade das transformações que haveriam de mudar a Europa e o mundo. Eivado de um patriotismo que a ausência da pátria potenciou, Filinto viveu o paradoxo de defender a vernaculidade da língua e cultura portuguesas face à língua francesa

e o que ela representava na Europa de então, ao mesmo tempo em que era, para Portugal, uma espécie de espelho refletor de tudo o que irradiava da França para o mundo.

Palavras-chave: cultura, língua portuguesa, século XVIII, Filinto Elísio

Francisco Manuel do Nascimento : a Portuguese exile in revolutionary France

Abstract

The safeguard and conservation of the Portuguese language given the linguistic and cultural dominance exercised by the French language in the eighteenth century in Portugal was always a concern present in the work of Fr. Francisco Manuel do Nascimento (Filinto Elísio). Adept at the new ideas that the French illuminists spread across Europe, Filinto Elísio lived more intensely this ideological-cultural reality thanks to a forced exile which prevailed on the Gallic lands. There, he was able to live *in loco* the reality of transformations that would change Europe and the world. Linked to a patriotism that the absence of homeland had favored, Filinto experienced the paradox of defending the vernacularity of the Portuguese language and culture against the French language and what it represented in Europe at that time, while at the same time, it was for Portugal a kind of mirror reflecting everything that radiated from France to the world.

Keywords: Culture, Portuguese language, 18th century, Filinto Elísio

Francisco Manuel du Nascimento (1734-1819) est né à Lisbonne, d'une famille modeste, pendant le règne de Jean V, dont la somptuosité obtenue par les torrents de l'or venus du Brésil se définissait aussi par les inoubliables « autos de fé » de l'Inquisition. Le futur poète vit son enfance dans les rues d'une Lisbonne qui sera bientôt détruite par le tremblement de terre de 1755. Une enfance vécue dans des rues où passaient de majestueuses processions religieuses, justifiant en même temps un haut pourcentage de population religieuse ayant un *modus vivendi* bien particulier et le collage presque parfait entre le pouvoir royal et le pouvoir ecclésiastique -d'ailleurs un concubinage politique que le roi Jean V s'efforçait bien de concrétiser lors de ses incursions dans les couvents de religieuses !

L'éducation de Francisco Manuel du Nascimento a été parrainée par un personnage, probablement son père véritable. Au moment du tremblement de terre de 1755, il était déjà presbytérien, propriétaire de la Trésorerie de l'Église des Chagas à Lisbonne et il possédait encore d'autres biens souvent accordés par son père putatif. Suivant une éducation classique, raffinant constamment ses connaissances des matières religieuses, il obtient une réputation d'excellent latiniste et il

s'approche des nouvelles idées philosophiques et politiques venues d'Angleterre et venues surtout de France.

Il s'intéresse plus aux lectures profanes qu'à celles du bréviaire et une vie sans embarras financier le conduit aux salons littéraires où il se met en évidence par ses connaissances, par la qualité des vers composés, par l'irrévérence, la jovialité et la manière audacieuse de s'exprimer en toute liberté, même contre l'Inquisition. Ces comportements ne seraient acceptés et libres de tout châtiment si Francisco Manuel n'était pas l'ami de famille de Sebastião José de Carvalho et Melo, marquis de Pombal, arrivé au pouvoir en 1750. Ainsi, l'Inquisition a bien essayé de le punir mais sans aucun résultat.

Pendant tout le consulat de Pombal, le Père Francisco Manuel vit sans aucune préoccupation, provoque des polémiques littéraires, traduit et subventionne la traduction d'auteurs français. La démission du marquis de Pombal à la suite de la mort de Joseph I, le retour des ordres religieux au pouvoir et le nouveau souffle accordé à l'Inquisition provoquent la fin de ces activités. Il subit un procès inquisitorial, ses amis et sa famille étant appelés à déposer contre lui. Au moment de son arrestation, il s'enfuit et quelques semaines plus tard, il arrive en France.

Nous avons peu d'informations objectives sur la vie du Père Francisco Manuel du Nascimento pendant son exil de quarante et un ans - dont trente-six à Paris. Nous savons qu'il a séjourné à Choisy-le-Roi, Versailles, Reuilly, S. Philippe du Roule ; nous avons des informations sur les conditions matérielles de ces séjours, son entourage, ses amis et relations sociales. Il était bien respecté comme écrivain dans les milieux intellectuels et littéraires, étant souvent recherché par les portugais qui passaient par Paris. Son besoin d'isolement, sa personnalité introvertie et le refus d'une vie socialement partagée sont aussi bien connus. Rosa Castanho Rego, dans les 203 pages de sa thèse de Licence intitulée « Filinto Elísio e a França » (1962), a fait une lecture de l'œuvre de l'auteur cherchant établir les résultats et les conséquences de cette liaison à la France, avant et après l'exil ; de cette façon, elle expose non seulement la relation de Filinto avec le milieu français et la culture française, mais elle a aussi réfléchi sur le poète en tant que traducteur de textes français et combattant contre la francisation des coutumes et de la langue portugaise.

Tout ce que l'on sait sur le poète se trouve dans les textes qu'il a écrits sur lui-même. Ce sera peut-être le manque d'informations qui pousse Carlos Olavo, sans aucun doute l'un des spécialistes qui a le plus attentivement lu l'œuvre de Filinto, à romancer quelques détails quotidiens de l'exil de Filinto Elísio à Paris (Olavo, 1944 : 123-209)¹. S'appuyant sur quelques événements, Carlos Olavo a rempli quelques lacunes par des éléments interprétatifs (et d'autres) issus des lectures qu'il a fait

des textes du poète². Il respecte un dénominateur commun qui est une prémisse acceptée par tous : la vie de Filinto à Paris a été un exil entassé dans un autre exil motivé par une constante nostalgie de sa Patrie. C'est aussi la conviction de Vitorino Nemésio quand il déclare : « Pour Filinto Elisio, un pasteur, un homme lettré, un homme sédentaire, la France... représentait un long confinement, ce qui s'appelle proprement et politiquement un exil ». (Nemésio, 1945 : 209)³

L'étude de Carlos Olavo, parmi tant d'autres, est indiscutablement intéressante et explique l'éloignement compulsif de Francisco Manuel par rapport au Portugal et la façon dont il a vécu cet exil. Il faut, toutefois, établir un autre regard à propos de la présence de Francisco Manuel en France. Il faut interroger cette impossibilité d'adaptation au pays d'accueil.

La France s'imposait dans l'Europe du XVIII^e siècle : le Roi Soleil était le modèle brillant ; le français était la langue franche des cours royales européennes, la culture française s'imposait par sa qualité et importance, la littérature s'affirmait tout naturellement se manifestant comme véhicule linguistique et culturel. Le rapport entre Francisco Manuel et la France s'attendrait donc heureux.

Le Portugal était aussi atteint par cette avalanche française répandue à travers toute l'Europe : le roi Jean V imitait la cour de Versailles et les gallicismes étaient à la mode. La France pénétrait le Portugal à l'aide de toute une activité de traduction dans laquelle Filinto a joué un rôle bien important. Soulignons que Francisco Manuel n'est pas seulement un traducteur ; il est avant tout un lecteur attentif, s'identifiant aux idées des plus importants écrivains français ses contemporains, tels Rousseau et Voltaire. D'abord, il les a lus au Portugal. En France, il a approfondi ses connaissances, et accepte une ligne de pensée idéologique, elle aussi responsable pour son exil interminable et dont il ne s'éloignera jamais jusqu'à sa mort. En un mot, étant d'accord avec Ferreira de Brito, « (...) il était un fin connaisseur de l'œuvre de Voltaire, c'est avec lui qu'il a fait cause commune contre le fanatisme et contre l'Inquisition » (Brito, 1991 : 60)⁴ ; de même, lors des funérailles célébrant le rapatriement des dépouilles du poète au Portugal, en 1856, António Rodrigues de Azevedo, professeur titulaire de l'Université de Coimbra, conçut idéologiquement Francisco Manuel comme un « admirateur enthousiaste des idées de Rousseau ». (Azevedo, 1856 : 8)⁵

Après le Portugal, la France était pour Francisco Manuel le pays le plus familier. Le choisir comme destinée d'exil était une décision logique. L'éblouissement éprouvé à Paris, pendant les premiers temps de son séjour, semble donc naturel. Le sonnet adressé à son ami et poète Domingos Maximiano Torres, le traduit d'une façon exaltée :

*Quel Paris, mon Alfeno ! Que de promenades !
Quels vêtements ! - Les dames traînantes !
Les courbettes de délicatesse ! Les rires amants !
Les galanteries courtoises et innocentes !*

*Quels Théâtres, pleins de mille beautés !
Quels jardins propres et élégants !
Les ombres tacites, couvertes
Des rêveries amantes des vols trop flagrants !*

*Vive Paris ! La Lire Oisive
Je la placerai ici, avec les lauriers
Dans les jours âgés
Chagrinés d'Amour et de Beauté*

*Et que la Gratitude vigoureuse écrive :
« Ici Filinto, contre les tyrannies
A cueilli l'abri, et dans la solitude la douceur ». (Elísio, 1818, IV : 307)⁶*

Les premiers temps d'une rencontre (forcée certes) avec un pays, une langue et une culture bien enfoncée dans les entrailles de sa formation intellectuelle. Il le reconnaît dans une lettre, datée de 1809, adressée à un chancelier de Napoléon Bonaparte. Lors de la revendication de ses biens, présentant sa vie et sa formation intellectuelle, le poète commence par dénoncer son goût pour les auteurs français et pour les discussions qu'ils provoquaient chez ses amis, quand il habitait à la *Ribeira das Naus*, à Lisbonne : « Les célèbres écrivains français faisaient mes délices, je vivais dans un cercle d'amis où leur génie était apprécié, où l'on aimait à discuter leurs idées profondes et généreuses⁷ » (Olavo, 1944 : 259).

Ce sont bien des affirmations qui expliquent les idées exposées ci-dessous. Des auteurs comme Diderot, Voltaire, d'Holbach, Rousseau, Newton, Locke, Hobbes ou Ribeiro Sanches étaient interdits, d'abord par l'Inquisition et ensuite par la *Real Mesa Censória* (Table Royale de Censure) qui dans sa 14^e règle établissait l'interdiction de la lecture *des* « œuvres des Philosophes pervertis de ces derniers temps qui inondent et infectent l'Orbe littéraire avec des métaphysiques qui poussent au pyrrhonisme et aux incroyabilités : à l'impiété ou au libertinage ». Pourtant, Francisco Manuel (et tant d'autres) les lisait soit par la voie d'une circulation subversive, soit à travers une autorisation de la *Real Mesa Censória*, qu'il possédait d'après les déclarations d'un témoin déposant pendant son Procès Inquisitorial⁸. Un autre témoin déposant, le latiniste érudit et son maître António Félix Mendes confirme que Francisco Manuel du Nascimento est instruit dans la « *leçon des livres interdits* », tout particulièrement les « *Livres des Philosophes*

Modernes » (*Livros de Philosophos modernos*), c'est-à-dire les livres des auteurs ci-dessus indiqués. (ANTT, *Inquisition de Lisbonne*, Procès n° 14048 : 27) Frère Filipe de Santiago Travassos, lui-aussi déposant, corrobore ce témoignage devant le Tribunal de la Sainte Inquisition que Filinto avait « usage » et « leçon » des livres interdits de Voltaire et Rousseau (*idem* : 114).

Alexandre Sané, son ami et son premier biographe, énonce les connaissances que Filinto possédait sur les littératures européennes dans un livre publié en 1808. Il y ajoute des odes choisies par le poète, un petit récit biographique et une courte histoire de la littérature portugaise⁹. Filinto cite, dans les nombreuses notes qui garnissent ses textes, constamment et abondamment les livres et les auteurs européens. Il les a lus et cette audace lui a valu l'exil d'après la matière accusatoire du Procès où sont explicitement citées ses lectures de *Candide* et *Mahomet ou le Fanatisme* de Voltaire et ses connaissances à propos de la religion naturelle de Rousseau. Il a aussi été accusé d'être un disciple de cette religion. Il a lu et il a traduit surtout les auteurs français. Il ne faut pas oublier sa version portugaise de *Zadig*¹⁰ et le déjà cité *Mahomet ou le Fanatisme*¹¹, œuvres de Voltaire, la traduction de *Medée* de Longepierre, la traduction de *La Ceinture Magique* de Jean-Baptiste Rousseau, *Les Martyrs...* de Chateaubriand ou *Les Fables* de La Fontaine. Il a lu et subventionné la traduction de la littérature « maudite » qui creusait les piliers du régime absolutiste.

À 44 ans, avec tout ce bagage intellectuel, Filinto Elísio arrive en France, il y meurt en 1819, à 85 ans. Paris comme lieu de refuge et d'exil n'est pas un choix accidentel. De Paris rayonnait le tourbillon des idées auxquelles il s'identifiait, à Paris séjournèrent quelques-uns de ses amis, qui partagent avec lui des moments de bonheur et qui l'aident à mieux supporter les peines de l'exil. Banni du Portugal, il est accueilli par une France remplie d'une immense euphorie intellectuelle due à la diffusion des œuvres de Rousseau, Voltaire, Diderot, D'Alembert et Beaumarchais et à l'essor fulgurant de l'Encyclopédie. Le hasard place le poète portugais sur l'épicentre d'un pays en période prérévolutionnaire : il devient le témoin observateur des événements qui changeront d'une façon définitive la géopolitique européenne. Sa situation financière permet une survivance confortable et rassurante pendant les premiers temps. Néanmoins, le séjour devient plus long que prévu : même les horizons les plus pessimistes du poète n'avaient jamais cru à un exil si prolongé. Le prolongement du séjour et la fin des notes de crédit transforment une vie confortable en un quotidien difficile : Il fallait écrire, faire des traductions et donner des leçons de portugais pour avoir quelques sous. L'amie France, la Paris éblouissante deviennent « déserts insipides » ; Le Tage et ses nymphes empêcheront toujours l'avènement de la Seine et des muses inspiratrices. Carlos Olavo le confirme :

« (...) loin de son pays et loin des portugais tout l'ennuyait : les relations, les fêtes, les réunions, les théâtres et même l'animation des rues parisiennes » (Olavo, 1944 : 179). Quoiqu'elles semblent un peu exagérées, ces affirmations sont corroborées par Dominique Lecloux : « Malgré les attraits incontestables de la terre d'accueil, malgré son inclination pour les idées des philosophes, malgré la rancune qu'il porte à ses compatriotes malveillants, il ne parvient pas à s'adapter à sa condition d'exilé. » (Lecloux, 1992 : I).

Malgré tous les vents favorables, Francisco Manuel ne s'est jamais adapté à sa condition d'exilé. Il avait des amis influents auprès de la diplomatie portugaise à Paris - António de Araújo de Azevedo, Francisco José Maria de Brito, le marquis de Marialva, D. José Maria de Sousa (Morgado de Mateus), des portugais résidents - le cas du médecin Francisco Solano Constâncio ou les luso-français Timóteo Lecussan Verdier et Antoine Mathevon de Curnieu, riches hommes d'affaires qui ne lui ont jamais refusé leur amitié ; et finalement le fait d'être constamment apprécié pour ses mérites littéraires - les éloges de Chateaubriand et de Lamartine en sont la preuve. Il était exilé, certes, mais les facteurs de la réussite y étaient.

Et pourtant, bien contradictoire, presque irrationnel, Francisco Manuel énonce une appréciation bien négative de son séjour à Paris. Ses textes transmettent une angoisse lourde, parfois lugubre, presque malade, une espèce de malheur endémique. Francisco Manuel traîne le malheur qui se nourrit de la nostalgie d'un pays, le Portugal où tout et tous, individus et événements (quoique déclencheurs d'inimitiés et de polémiques brûlantes) gagnaient de nouvelles couleurs, auparavant invisibles. Vitorino Nemésio voit un facteur positif dans ce rejet amer de l'exil parisien : « On peut dire que le petit grain de la poésie qui dore le rebut de ses vers y est, dans cette petite chambre d'exil à Paris, il se rongait de Saudade de Lisbonne, s'aigrissant des privations que la confiscation des biens lui provoquait. » (Nemésio 1945 : 211)¹². Le poète vit son séjour en France en se sentant inutile, rongé de nostalgie, remettant en question la validité même de son existence. L'« Ode à ma vie en France »¹³ éclaire l'amertume de sa vie dans le pays gaulois : « Je suis venu au monde. Il valait mieux de ne pas être venu. / Et qu'est-ce que je suis venu faire ici ? j'ai l'air d'un imbécile. » (Elísio, 1818, III : 115¹⁴).

Pendant, comme l'écrivait Fernando Moreira, la mauvaise humeur de Filinto n'était pas contre la France ; la France ne pouvait tout simplement pas lui donner ce qu'elle n'avait pas, elle ne pouvait pas remplacer ce qui était irremplaçable pour lui - sa patrie (Moreira, 2000 : 197). Les vers aigres écrits par le poète sur le thème des fêtes bruyantes lors de la célébration de la naissance du Dauphin de France (« Tu es né entre canons et flambeaux / De ta gloire, et ton luxueux emblème. / Vin à volonté, Saucisses, Putes libres, / Ce n'est pas sans grand mystère ») (Elísio,

1818, III : 300)¹⁵ et, en particulier, la note explicative qui s'oppose au poème, rend bien compte de ce fait :

Une vieille coutume de France, dans les grandes fêtes, c'était de mettre des tonneaux sur les places, jeter de plusieurs tabernacles des petits fromages carrés, qu'ils appellent marolles, des petites saucisses qu'ils appellent cervelas, des petits pains de cinq sous à la populace, qui s'assemble là dans un bourdonnement si fermé qui étouffe. Ils prient cette année, afin d'augmenter la fête et ils donnent de l'audace aux malicieuses gonzesses, qui enivrées de vin, invitaient gratuitement, ou tout au plus pour un petit verre d'eau-de-vie à leur chaleur ardente. Tous ces outrages étaient permis par la police dans la joie publique. C'était une folie et une puanteur universelle dans les places et dans les rues. Les gens honnêtes ne pouvaient pas dormir ; tant les troubles et l'agitation, accompagnés par les aboiements des chiens, et l'éclatement des feux-d'artifices. (Elisio, 1818, III : 300)¹⁶

Or, dans la description d'un événement social assez similaire au Portugal, les excès du carnaval, le poète le démontre d'un mode festif et qui évoque la célébration sans aucune remarque :

*Vive mon Portugal. Vive l'Orange,
Qui renverse le chapeau ; vive le Lilas
Qui imprègne le passager ; vive la balle
D'argile imprégnée.*

*Dans les tignasses de Ginja, ou la casquette
De la fanfaronne paysanne cavalière ;
Vive la feuille, grattant au coin de la rue,
Qui effraie la vieille Zorra ! (Elisio, 1818, III : 336)¹⁷*

Comme l'on peut prouver, Francisco Manuel lance sur tout ce qui était français - les gens et leur *modus vivendi*, les fêtes et les commémorations - un regard de ressentiment.

Néanmoins, il accordait aussi un autre regard plus positif. Il exalte et défend souvent la langue française, il défend la façon dont cette langue est enseignée dans les écoles, il approuve les stimulations officielles et familiales qui conduisent à un bon apprentissage de la langue maternelle soulignant l'importance de la grammaire. Il fait l'éloge de l'amour des français envers leur langue. Une petite note dans une lettre de Filinto à *Senhor Francisco José Maria de Brito* en est l'exemple :

Je vois que, ici, en France, les pères de famille payent à des Maîtres pour qu'ils enseignent la grammaire française aux filles afin qu'elles ne disent de

*barbarismes et de solécismes lorsqu'elles parlent ou lorsqu'elles écrivent ; au Portugal, personne ne fait attention à cela*¹⁸. (Elísio, 1817, I : 28)¹⁹

Il faut dire que cette lettre, dans ses 1563 versets, est un véritable libelle en défense de la vernacularité de la langue portugaise et dans lequel le poète, conscient de la pression exercée par la langue et la culture française au Portugal, utilise souvent ce qu'il considère les bons exemples français pour soutenir ses thèses en faveur de la langue portugaise (Moreira, 2005 : 177). Filinto se servira du comportement des français envers leur langue pour parler et défendre sa langue maternelle et justifier sa lutte pour la pureté de la langue portugaise. Il était contre les gallicismes mais il n'était pas contre la langue française. En respectant profondément la langue française, il voulait avant tout revendiquer pour la langue portugaise le statut de dignité que les français accordaient à leur langue maternelle. Il écrit encore :

(...) Je tends à justifier mon refus face à la francisation de ma langue. La langue française est très bonne, il faut l'estimer. Mais il ne faut pas abâtardir avec elle d'autres langues si différentes. Je demande aux portugais de bien soigner leur langue et, dans ce cas-là, de bien imiter les français, car ils s'efforcent de bien parler leur langue, sans abîmer leur discours oral ou écrit avec des mots ou des phrases étrangères. (Elísio, 1818, IV : 393)²⁰

Un autre élément qui soutient l'action de Filinto dans les relations culturelles entre la France et le Portugal est à souligner : c'est un fait que tout le travail entrepris par l'écrivain pour la défense de la langue portugaise, qui est devenu une sorte de diabolisation des gallicismes et, par conséquent, dans l'influence de la langue française dans le portugais, s'avèrent être un facteur de promotion d'un pays et d'une langue que le poète lui-même ne nie pas puisqu'il l'indique comme un exemple à suivre dans la relation avec la langue. Pour cette raison, il défend d'une façon acharnée le prestige, la qualité et l'universalité de la langue et de la littérature française :

*(...) Personne n'avoue
Plus sincèrement la valeur de ses bons livres
Coffres incontestables de tout le bon savoir
Ornés de toute connaissance et politesse
Son éloge, s'il en avait besoin, il lui suffisait
D'être bien vue et admirée
Par les cours et les savants de l'Univers.* (Elísio, 1818, IV : 30)²¹

Francisco Manuel est aussi, d'une façon directe ou indirecte, un bon exemple qui justifie la valeur des traductions dans la formation d'un nouveau palier idéologique, d'une nouvelle mentalité au Portugal qui aboutira, quelques années plus tard, à la Révolution Libérale. Par les lectures et les traductions, Filinto devient un illuministe, et devient le véhicule incontestable de la diffusion d'une idéologie transformatrice de toute une époque et de tout un monde. Étant un des protagonistes de la diffusion de la culture française au Portugal, nous pouvons conclure que Francisco Manuel est aussi responsable de la transformation du goût (peut-être à contre-goût) et des idées d'un pays qui, désormais et pendant plus de deux siècles, fera croiser constamment ces deux cultures²².

On dévorait en secret les ouvrages de Manoel, et depuis la révolution, surtout, il n'est point de Portugais qui, se trouvant à Paris, n'ait regardé comme une bonne fortune, et comme une sorte de devoir de lui rendre visite. (Sané, 1808 : XXXIV)

Ces mots, écrits en 1808, par Alexandre Sané, disciple et ami de Francisco Manuel do Nascimento nous montrent l'homme et l'écrivain, les relations d'amitié avec ses lecteurs, le prestige qu'on lui accordait, le magistère de l'influence qu'il exerçait à travers ses textes et à travers sa personnalité, il devient pour tous une référence politique et idéologique. Pour répondre à leurs attentes, Filinto publiait régulièrement des textes où tout un vocabulaire exprimait la critique contre la façon dont le pouvoir politique gouvernait le pays. Ce sont ces textes et cet esprit critique qui font de Francisco Manuel do Nascimento une espèce de guide conseiller de toute une génération bientôt sur la ligne de front de grandes transformations politiques et sociales. Il présente un discours clair quand il dénonce les persécutions politiques, l'enquête personnelle, le manque de liberté d'expression et de liberté individuelle - les actions concrètes de Pina Manique ce « vilain bourreau d'une candide vérité » (Elísio, 1818, V : 424).

L'œuvre de Filinto Elísio présente l'amas important et bien défini d'une critique sociale et d'une intervention politique. Il faut bien diffuser et révéler l'importance de l'autonomie et de la structuration de la pensée politique de Francisco Manuel et le rôle qu'elle joue à l'intérieur de sa production poétique. Le regard parfois excessif porté sur sa facette de poète défenseur de la langue portugaise (ce qui est totalement acceptable) en a étouffé la diffusion. Malgré les amertumes de sa tragédie personnelle, il est gâté par un destin qui le conduit à un pays où il vivra et partagera, du bon côté due à son origine sociale, les événements qui changeront les aiguilles des nations. Filinto nous laisse un discours pionnier qui jouera toujours un rôle important dans l'histoire de la pensée politique portugaise qu'il soit signé par Filinto Elísio, Clemente de Oliveira Bastos, Lourenço de la Sylbeira et Mattos, Agostinho Soares Vilhena, José Pinheiro Castello Branco ou par un anonyme²³.

Et, puisque la France faisait partie de son éducation culturelle et littéraire, il l'a choisie pour son exil en août 1778 ; il y a raffiné son irrévérence libertaire, il y a remodelé sa personnalité, il y a absorbé avec toute hardiesse les valeurs de l'égalité, de la fraternité et, bien sûr, de la liberté comme éléments essentiels à la dignité humaine. Même quand il se plaignait de sa situation financière précaire pendant l'exil (des plaintes exagérées et obsessives selon quelques amis) il n'oubliait pas ce qu'il y avait appris et valorisait toujours l'honneur et la dignité : « J'ai appris à être frugal, mais à l'être avec honneur/ Indépendant et pauvre » (Elísio, 1817, I : 435).

Francisco Manuel a eu la chance d'être arrivé au bon moment et au bon endroit. Il devient donc l'observateur privilégié de la fin du règne de Louis XVI et de l'explosion révolutionnaire de 1789. La révolution lui a permis de faire germer dans le bon sol, les grains idéologiques transportés pendant la fuite pressée qui l'a conduit à Paris. L'acidité persistante, avec laquelle il critique le pouvoir politique despotique et le fanatisme religieux qui y est associé, révèle bien son adhésion incontestable aux nobles idéaux révolutionnaires. Étant d'abord un simple jongleur qui amusait les participants des ennuyantes assemblées de l'*Arcádia Lusitana*, en plus de son prestige de poète, il devient le catéchiste, la référence vivante recherché avidement par plusieurs portugais échappés au despotisme bigot de la Cour de Maria I / Jean VI.

Il célèbre, d'une façon enthousiaste, la disparition du pouvoir (trompeur et mortel selon lui) de l'Église en France, il applaudit les nouvelles lois révolutionnaires qui abolissent les privilèges, il fait le portrait diabolique du ministre anglais William Pitt à la tête des nations contre-révolutionnaires, il fait l'éloge de la valeur avant tout symbolique de la prise de la Bastille. (Elísio, 1817 : 282-4). Son engagement français est indiscutable. Tout ce qu'il a vécu et tout ce qu'il a appris en France gagne une dimension politique et idéologique qui lui servira à atteindre un objectif bien précis : promouvoir la lutte contre un Portugal despotique et fanatique, libérer la patrie de la tyrannie qui empêche son retour. Francisco Manuel a vécu la Révolution mais, avant tout, il a vécu avec elle. Ce séjour expérimental de la France révolutionnaire a été pour lui le creuset qui lui a permis la structuration et la maturation d'un discours politique parfaitement identifié aux pères de la Révolution, spécialement à Jean-Jacques Rousseau, le « Rousseau immortel » qui a écrit « (...) la règle avec laquelle les hommes deviennent égaux », (Elísio, 1818, V : 199) le « bon Rousseau » qui empoignait « la flamme de la vérité » qui a été la terreur de l'iniquité tyrannique, le phare qui conduit les peuples et leurs dirigeants vers la liberté (Elísio, 1818, IV : 176).

Francisco Manuel était un intuitif comme Rousseau, un homme d'émotions, et donc, tout naturellement, son discours politique reposait sur sa doctrine. Visionnaire,

Filinto croyait au prochain triomphe de la liberté chez lui, au Portugal. Il croyait à la victoire sur la tyrannie et le despotisme ; la France, son modèle idéologique et politique, présentait au monde, un défi, son défi personnel, le « *Tricolore Dépit des Tyrans* ».

Exilé en 1778 par hérésie, il sera, quelques années plus tard, un révolutionnaire, un « français » dans la traduction du pouvoir politique et religieux portugais. En tant que promoteur des valeurs de la liberté et des droits de l'homme, adepte de l'abolition de l'esclavage et attentif aux futures valeurs du colonialisme, cette dénomination lui conviendra parfaitement.

Francisco Manuel du Nascimento est donc un protagoniste avec une influence décisive dans les relations culturelles luso-françaises dans la seconde moitié du XVIII^e siècle/début du XIX^e siècle. Certes, les circonstances de sa vie personnelle en sont à l'origine. Il profite de deux événements essentiels dans la vie des deux pays : le tremblement de terre de 1755 qui a déclenché l'avènement du Marquis de Pombal et la Révolution Française de 1789, véritable tremblement politique. S'identifiant aux valeurs révolutionnaires, il provoque le tremblement des mentalités dont le Portugal avait besoin. À partir de la France, il a su agir autour d'une intention : son action au Portugal. Une réponse claire qui passe par l'engagement à la liberté, à l'égalité et à la fraternité entre les peuples de cultures différentes mais respectables et qui sont semblables dans la dignité des individus qui les composent.

Bibliographie

AN/TT - Inquirição de Lisboa *Processo n° 14048*.

Azevedo, F. A. R. de. 1856. *Oração Fúnebre que na sexéguas, que a Ex.ma Câmara Municipal de Lisboa fez celebrar por ocasião da trasladação dos ossos de Francisco Manoel (Filinto Elísio) para o cemitério do Alto de São João no dia 19 de Junho de 1856 recitou o Doutor Francisco António Rodrigues de Azevedo, Lente Catedrático de Teologia na Universidade de Coimbra*. Lisboa : Tipografia Universal.

Brito, F. de. 1991. *Voltaire na Cultura Portuguesa. Os tempos e os modos*. Porto : NEFUP.

Elísio, F. 1817-1819. *Obras Completas*. Paris : A. Bobée.

Lecloux, D. 1992. *Un exilé témoin de la Révolution Française : Filinto Elísio*. Porto : Université de Porto.

Moreira, F. 2005. « A Carta ao Senhor F. J. M. de B. de Filinto Elísio : uma poética do século XVIII ». In : *Retóricas*. Lisboa : Edições Colibri/UALG/FLUL.

Moreira, F. 2000. *Filinto Elísio : o exílio ou o regresso impossível*. Braga : APPACDM.

Nemésio, V. 1945. *Ondas Médias*. Lisboa : Livraria Bertrand.

Olavo, C. 1944. *A vida amargurada de Filinto Elísio*. Lisboa : Guimarães Editores.

Rego, R. C. 1962. *Filinto Elísio e a França*. (tese de licenciatura). Lisboa : FLUL.

Sané, A. 1808. *Poésie lyrique portugaise ou choix des Odes de Francisco Manoel*. Paris : Chez Cérioux Jeune.

Silva, J. P. da. 1891. *Filinto Elísio e a sua época*. Rio de Janeiro : Companhia Impressora.

Notes

1. Vide Olavo, 1944 : 123-209.
2. Carlos Olavo a été sans aucun doute, un des plus attentifs lecteurs de l'œuvre de Filinto Elísio.
3. « Para Filinto Elísio, clérigo, letrado, sedentário, a França (...) representava um longo confinamento, o que se chama própria e politicamente um exílio ». (Nemésio, 1945 : 209)
4. « (...) ele era um profundo conhecedor da obra de Voltaire, com ele fez causa comum contra o Fanatismo e contra a Inquisição » (Brito, 1991 : 60)
5. « *admirador entusiasta das ideias de Rousseau* ». (Azevedo, 1856 : 8)
6. *Que Paris, meu Alfeno! Que passeios !
Que ricos trajés! - Damas roçagantes !
Mesuras de primor! Risos amantes !
Cortesés, melindrosos galanteios !
Que teatros, de mil belezas cheios !
Que jardins assejados, e elegantes !
Que sombras tácitas, que os mui flagrantes
Furtos, cobrem, de amantes devaneios !
Viva Paris! Aqui a Lira ociosa
Porei, c'os louros, nos idosos dias
Aborridos do Amor, da Formosura.
E escreva em baixo a Gratidão forçosa :
Aqui Filinto, contra as tiranias
Colheu abrigo, e na soidão doçura.*
7. Il s'agissait d'une lettre adressée au Chancelier Cambacères, selon Carlos Olavo, et que celui-ci affirme qu'il appartient à la dépouille du poète appartenant au diplomate brésilien Alfredo César Teixeira de Macedo.
8. Dans les livres de la Real Mesa Censória, nous n'avons trouvé aucune preuve de l'existence de cette autorisation mais toutefois son obtention ne serait pas difficile tenant compte des rapports d'amitié entre le poète et le président de la RMC, D. Frei Manuel do Cenáculo Villas-Boas.
9. Écrit Alexandre Sané : « [Filinto] connu (...) les trésors littéraires que possédaient la France, l'Angleterre et l'Italie, il étudia leurs langues : *bientôt il fut initié à la littérature de trois peuples si célèbres et capable d'en profiter* ». (Sané, 1808 : VIII)
10. C'est une traduction faite à Lisbonne, demandée par une fille, comme il affirme dans une note du Tome IX : 63-4, de ses *Œuvres Complètes*.
11. Cette qualité de traducteur est confirmée par les informations comprises dans le Procès Inquisitorial, p. 79.
12. « Pode dizer-se que o grãozinho de poesia que doura as escórias dos seus versos está nisso, nesse quartito de desterrado, em Paris, roído das saudades de Lisboa, amargando as privações que o confisco dos bens lhe acarretara ». (Nemésio, 1945 : 211)
13. « Ode à minha vida em França »
14. « *Ao Mundo vim. Melhor não ter cá vindo. / E que vim cá fazer ? Papel de parvo* ». (Elísio, 1818, III : 115)
15. « *Nasces entre Canhões, e Luminárias / Do teu lustre, e do teu estrondo emblema. / Vinho a rôdo, Chouriços, Putas sôltas, / Não é sem grão mysterio* » (Elísio, 1818, III : 300)
16. « *Costume antigo de França, nas festas de arromba, he pôr tonéis de vinho nas praças, arremessar de vários tabernáculos queijinhos quadrados, que chamam marolles, chourinhos que chamam cérebro, pãezinhos de vintém, ao vulgacho, que ahi se ajunta em tão cerrada balbúrdia, que abafão de aperto. Oran esse anno, para augmentar o festejo dêrão soltura ás mais brejeirás marafonas, que toldadas de vinho, convidavão de graça, ou quando muito por um copinho de agua-ardente, a seu conchego a máis gafa marotagem. Todos esses*

desaforos permittia a policia no publico regozijo. Era um desatino, e um azoamento universal nas Praças, e pelas ruas. A gente honrada não podia dormir : tantos eram os disturbios, e a algazarra, que vinha acompanhada com os ladridos dos cães, e com o estrondo dos foguêtes. » (Elísio, 1818, III : 300)

17. *Viva o meu Portugal. Viva a Laranja,
Que derriba o chapéu ; viva a Syringa
Que ensopa o passageiro ; viva a bóla
De barro pespegada.*

*Na Sarêsmo do Ginja, ou carapuça
Da farfante Saloia cavaleira ;
Viva a fôlha, rascando pela esquina,
Que assusta a Velha Zôrra ! (Elísio, 1818, III : 336)*

18. Dans cette lettre, un document fondamental pour comprendre tout le travail de Filinto défendant la langue portugaise, le poète devient clair et montre ce qu'il pense de la langue française et de la relation des français avec leur langue.

19. « *Vejo aqui em França que os honrados Pais de familia pagam Mestres que venham ensinar gramática francesa às filhas, porque não lhes escapem barbarismos nem solecismos, quando falem, ou escrevam ; e lembra-me que em Portugal ninguém em tal cuida ».*

20. « (...) *darei um abono mais de quanto fujo de afrancesar a língua e da muita razão que para isso tenho.*

É muito boa, é muito para estimar a língua francesa ; mas nem por isso pede que abastardem com ela as outras línguas, que têm índole diferente da sua. Cuidem os Portugueses em falarem bem a sua, e imitem nisso esses mesmos Franceses, que se esmeram em falar bem francês, sem estragarem o que falam, ou o que escrevem, com termos e ainda menos com frases estrangeiras ».

21. (...) *Ninguém confessa
Mais sincero o valor de seus bons livros
De todo o bom saber patentes cofres,
De polidez e de sapiência ornados.
Bastara em seu louvor, se o carecera,
Ser bem vista e prezada em toda a Europa,
Das Cortes e dos sábios do Universo.*

22. La naïveté utilisée par Filinto Elísio dans les textes qu'il dédie aux ministres de D. Maria et à la famille royale, il ne faut pas la considérer comme vraie. Le poète était un lecteur compulsif, un traducteur et un diffuseur d'une littérature hérétique qui rongeaient les fondations du régime absolutiste et du fanatisme religieux.

23. Tous ces noms sont des pseudonymes utilisés par Francisco Manuel du Nascimento, normalement présents dans les textes de caractère politique et de critique sociale.